

Rivalité et rixe des langues dans la fiction djebarienne

Rivalry and brawl of languages in Djebbar's fiction

ACHHEB LOUBNA

Université Mohamed Lamine Debaghine – Sétif 2, Algérie,

Lachheb@univ-setif2.dz

Date de réception : 26/04/2025

Date d'acceptation : 25/06/2025

Résumé :

Notre présent article porte sur le thème de la rivalité des langues et de leur continuuel affrontement dans le roman d'Assia Djebbar intitulé *La disparition de la langue française*. Djebbar tente, à travers son écriture, de mettre en lumière la rivalité, au sein de la société algérienne, entre différentes langues : amazigh, arabe, française et anglaise. Elle essaie de les classer selon le degré de leur importance sociale tout en démontrant leur hiérarchie changeante à travers le temps. Pour mettre en lumière la rivalité et la rixe des langues dans la fiction djebarienne, d'abord, nous avons tenté d'étudier sur le plan esthétique la vision de Djebbar par rapport à ces langues en les mettant en relation avec les émotions humaines, ensuite nous avons essayé de démontrer que chacune de ces langues a eu le droit à son temps de gloire pendant un moment puis s'est étiolée pour laisser place à la suivante selon le rythme des événements historiques. Pour faire cette étude nous nous sommes reposés sur la sociologie de la littérature et la stylistique.

Mots clés : Langues, rivalité, rixe, stylistique, émotions, hiérarchie

Summary:

Our article explores the theme of language rivalry and their ongoing confrontation in Assia Djebbar's novel *La Disparition de la langue française*. Through her writing, Djebbar seeks to highlight the competition among different languages within Algerian society: Amazigh, Arabic, French, and English. She attempts to classify them according to their social significance while demonstrating their shifting hierarchy over time. To shed light on the rivalry and clash of languages in Djebbar's fiction, we first examine her aesthetic perspective on these languages by linking them to human emotions. Then, we demonstrate that each language experienced its moment of glory before fading away to make way for the next, following the rhythm of historical events. This study is based on the sociology of literature and stylistics.

Keywords: Languages, rivalry, clash, stylistics, emotions, hierarchy

ملخص:

يتناول هذا المقال موضوع تنافس اللغات وصراعها المستمر في رواية "اختفاء اللغة الفرنسية" لأسية جبار. تحاول جبار من خلال كتابتها تسليط الضوء على التنافس داخل المجتمع الجزائري بين مختلف اللغات: الأمازيغية، العربية، الفرنسية والإنجليزية. كما تسعى إلى تصنيفها حسب درجة أهميتها الاجتماعية، مع إبراز كيف تتغير هذه التراتبية عبر الزمن.

من أجل تسليط الضوء على التنافس والصراع اللغوي في الخيال الأدبي لدى جبار، قمنا أولاً بدراسة رؤيتها الجمالية لهذه اللغات من خلال ربطها بالمشاعر الإنسانية. ثم حاولنا إثبات أن كل واحدة من هذه اللغات حظيت بفترة ازدهار في مرحلة معينة، ثم تلاشت لتفسح المجال للغة التالية وفقاً لإيقاع الأحداث التاريخية. في هذه الدراسة، اعتمدنا على علم اجتماع الأدب والأسلوبية الكلمات المفتاحية: اللغات، التنافس، الصراع، الأسلوبية، المشاعر، التراتبية

Introduction:

La multiplicité des langues palées en Algérie, suite aux événements du passé liés à la colonisation et à l'ouverture aux autres cultures, crée un véritable conflit entre ces différents codes linguistiques. La langue maternelle se retrouve ainsi menacée par les langues étrangères menant forcément vers une rixe entre ces dernières. Certains spécialistes en linguistique s'interrogent sur la réalité de cette friction et tentent d'apaiser la situation en effaçant l'opposition entre les langues et en transformant leur interaction en richesse :

« Corollairement, la distinction classique entre langue maternelle et langue étrangère est à l'origine d'un certain nombre de tensions. Tout se passe comme si l'existence de l'une excluait de facto la pérennité de l'autre. Le français, ayant un statut de langue étrangère, serait-il en situation de conflit avec l'arabe ? Une question qui s'impose est de savoir si cette pluralité entrevue en termes de conflit linguistique (en Algérie bien sûr) représente un avantage, voire une richesse à

préservé, ou au contraire, un handicap qu'il faut minimiser. » (Amara, 2010, p. 122)

Il est certain qu'une forme de richesse peut se dégager de la rencontre entre les langues mais le problème se pose au niveau de la domination de l'une par rapport à l'autre qui se fait généralement au détriment des populations.

Nous proposons d'étudier, à travers le roman *La disparition de la langue française* d'Assia Djébar, le conflit des langues au sein de sa diégèse dans laquelle elle efface la langue française au profit de la langue arabe et de l'anglais. Assia Djébar est une grande écrivaine algérienne dont l'œuvre est traduite dans plusieurs langues. Elle publie ce roman en 2003.

Nous tenterons de mettre en exergue la manière dont l'auteure focalise sur l'effacement de la langue française, langue de l'ancien colonisateur. Ce qui est intéressant c'est de souligner ce gommage de la langue à travers les propos du héros de l'histoire, ancien émigré retourné en Algérie après une déception amoureuse avec une française.

Cette langue n'est plus celle de la toponymie algérienne, les noms des lieux se transcrivent en arabe et le français n'est plus qu'une langue étrangère dans un pays qui revient vers ses origines. Mais l'anglais entre en scène et Djébar s'y réfère. Par-là ce roman reflète le chamboulement linguistique et les changements au sein de la société algérienne qui ne sont que l'écho de la métamorphose mondiale. Nous tenterons d'étudier les mécanismes littéraires utilisés par l'écrivaine pour effacer la langue française et ceux dont elle use pour passer d'une langue à une autre. Pour faire cette étude, nous nous reposerons sur les fondements de la sociologie de la littérature et de la stylistique.

Notre étude s'articule autour des deux axes suivants : les langues et les émotions ; d'une langue à une autre : effacement et renaissance

I- Les langues et les émotions

L'être humain entretient un rapport émotionnel avec les langues. Elles sont soit aimées ou haïes, soit pratiquées ou délaissées par contrainte ou volontairement mais laissent toujours derrière elles une myriade de sentiments. Les écrivains tentent de reproduire cette effusion émotionnelle au sein de leurs œuvres et pour la mettre en lumière nous étudierons la vision du monde de l'auteure combinée à l'étude des figures de son imaginaire. Heyndels explique la notion de « vision du monde » à travers ce qui suit : « Il convient donc de présenter une approche du concept de vision du monde qui intègre le moment subjectif de la création collective comme instance indispensable du processus de production imaginaire » (Heyndels, 1977, p. 135). Ainsi, Heyndels focalise sur la manière dont cette vision arrive à relier entre la subjectivité de l'écrivain et l'influence de la société à travers un imaginaire littéraire.

Cependant, pour mettre en lumière la vision du monde de l'écrivain il est nécessaire de parler de l'origine de ce dernier dont le contexte socio-historique est essentiel pour aider à comprendre son rapport aux langues pratiquées dans son milieu et présentes dans ses textes. A ce propos Biloa s'exprime ainsi :

« De ce point de vue, le roman négro-africain de langue française deviendra l'expression d'un véritable « drame linguistique » dans lequel l'écrivain ne manquera pas d'exprimer ses avis et ses sentiments vis-à-vis de ces langues qui le plongent dans une situation de diglossie. Il ne manquera pas d'y faire transparaître son imaginaire, ses représentations vis-à-vis des langues qu'il pratique. » (Bilola, 2011)

Bilola parle du « drame linguistique » de la diglossie en Afrique que nous retrouvons également au Maghreb. La diglossie est définie comme une « situation de bilinguisme au sein d'une même population : l'une des deux langues en usage étant généralement jugée inférieure à l'autre et impropre dans certains cas. Dans un cas de

diglossie, la langue jugée supérieure est souvent dite dominante. » (Dictionnaire linternaute). Ce drame linguistique qui représente un rapport de force entre les langues se trouve dans la fiction djebarienne. Cependant, dans son œuvre plusieurs langues s'affrontent en faisant gicler une variation d'émotions. Sylvain Briens explique la manière dont se fait la narration des émotions dans une œuvre littéraire : « La narration des émotions dévoile la manière dont les émotions sont perçues, pensées et comprises par l'auteur et indique ainsi une certaine vision de l'auteur sur lui-même ainsi que sur sa propre culture. » (Briens, 2018, p. 78).

Ces émotions mises sur papier révèlent, selon Briens, la vision de l'écrivain qui combine entre sa subjectivité et sa société d'appartenance. Assia Djébar jongle entre plusieurs langues et dévoile leur importance selon l'intensité du degré d'émotions ressenties.

Djébar crée des liens indéfectibles entre la langue maternelle et les émotions humaines. Elle focalise sur l'importance de la langue mère et la met en première position loin de la langue française. De ce fait, elle procède à l'effacement de cette langue considérée comme étrangère pour remettre son personnage principal, Berkane, à sa place d'origine, l'Algérie, au milieu des siens et parlant leur langue, l'arabe. Berkane s'exprime ainsi sur son retour en Algérie et sur sa volonté de parler l'arabe dialectal : « De retour, soupirai-je dans la langue de ma mère (au lieu du berbère, le dialecte arabe d'el Djazira), je suis de retour et la Méditerranée me fait face... » (Djébar, 2014, p. 15)

Djébar entrecroise le berbère et l'arabe dialectal car la mère du héros de l'histoire avait choisi de s'exprimer en arabe citadin au lieu de son Kabyle natal. Le fils finit par suivre sa mère dans ses choix et s'exprime de nouveau dans la langue tant aimée par sa mère. Il recrée par cet effet le lien maternel gommé autrefois lors de son émigration en France.

L'amour maternel est donc le sentiment qui a permis à l'auteure de néantiser la langue française pour la remplacer par l'arabe de l'enfance du protagoniste. Mais au-delà de la dimension personnelle du choix de cette langue, une deuxième dimension englobe la première et l'engloutit, il s'agit de la dimension sociale car la mère de Berkane reflète l'idéologie de la société algérienne qui avait choisi l'arabe comme langue d'expression. Ce choix dépasse l'idée de l'adoption d'une langue dans un but d'appartenance civilisationnelle ou culturelle car il renvoie à l'idée d'une appartenance religieuse. L'arabe est la langue du Coran et donc cette langue se transforme dans l'imaginaire des Algériens en un code linguistique de prestige et de purification. Et comme Berkane se soumet à la fin, par amour, à cette langue choisie autrefois par sa mère, il lui permet de renaître de ses cendres et par conséquent fait revivre les fondements de l'identité algérienne.

La passion de l'amour privilégie la langue de l'être aimé et lui donne la priorité mais avec le temps l'affection disparaît et cette langue s'estompe avec elle. L'amour de Berkane pour Marise, sa copine française, l'aveugle dans son exil et l'éloigne de la langue de ses ancêtres mais il finit par retrouver les sonorités de son enfance après sa rupture avec cette dernière.

« Pourquoi s'entrecroisent en moi, chaque nuit, et le désir de toi et le plaisir de retrouver mes sons d'autrefois, mon dialecte sain et sauf et qui lentement se déplie, se revivifie au risque d'effacer ta présence nocturne, de me faire accepter ton absence ? Serait-ce que mon amour risque de se dissiper, toi devenue si lointaine ? » (Djebbar, 2014, pp. 30-31)

Djebbar compare, dans le passage précédent, entre l'amour de Berkane pour l'arabe dialectal et son amour pour Marise. Il semble que son amour pour sa langue maternelle grandit de plus en plus et se nourrit de l'étiollement graduel de ses sentiments envers son ancienne amante.

L'effacement de l'amour conduit à l'étiollement de la langue et la naissance d'une nouvelle passion fait promouvoir celle de la personne adulée. Ainsi, le personnage principal tombe amoureux de Nadjia, l'Algérienne, ce qui redonne plus d'impact à sa langue mère, l'arabe dialectal.

La nostalgie est un sentiment qui permet, à son tour, de promouvoir une langue au profit d'une autre. Djebbar intensifie cette sensation pour donner plus de pouvoir à la langue arabe, celle qui résume l'enfance du héros. La narratrice fait l'éloge de l'arabe des réminiscences du personnage principal en disant ce qui suit : « Berkane replonge dans l'arabe masculin des rues de la Casbah d'autrefois : il en retrouve aussitôt les nuances, les subtilités, quelques rondeurs. » (Djebbar, 2014, p. 47)

Cette nostalgie doublée du sentiment d'appartenance crée une forme d'hybridité linguistique au sein du texte. L'auteure incère le mot « houma » issu du dialecte arabe algérois dans son texte : « Ma houma, comme il disait. » (Djebbar, 2014, p. 278)

Ce mot fait perdre son équilibre à cet écrit en langue française. L'auteure improvise un alliage qui fait perdre à la langue française du roman sa pureté pour la recréer en modelant un texte hybride.

L'auteure donne à son texte un caractère métis car elle intègre des bribes de son arabe pour briser le code de la langue française et l'extrait suivant le montre clairement : « Rues en lacis...il va les revoir dans le clair-obscur de ce vieil Alger : *Djazirat el Bahdja*- la belle, la glorieuse, si longtemps l'imprenable, sa ville en « pomme de pin », « ma cité des pirates légendaires » ... » (Djebbar, 2014, p. 68)

Djebbar se réfère, également, aux souvenirs de Berkane pour faire renaître une ancienne volonté des Algériens d'évincer la langue de l'autre et le sentiment de haine contribue à sa néantisation. L'écrivaine souligne le caractère dangereux et ambivalent de cette langue étrangère à travers les propos du frère du héros de l'histoire qui s'exprime à propos de la pancarte « maison honnête » :

« Est-ce que devant la maison de ton père, et des voisins de notre quartier, on a besoin de mettre une pancarte comme celle-là en français ? N'oublie pas d'ailleurs, quand c'est écrit en français, il faut presque tout le temps, comprendre exactement le contraire ! » (Djebar, 2014, p. 54)

De ce fait, cette maison de prostitution appelée « maison honnête » est un euphémisme qui traduit la profondeur de l'implicite de la langue française. Cette contradiction entre le dit et le non-dit ne correspond aucunement à la nature algérienne qui dit ce qu'il en est sans chercher à l'enrober de mensonges. Ainsi, se dévoile la volonté de l'auteure qui tente d'utiliser la haine de ses personnages envers la langue de l'autre pour justifier son rejet pendant la colonisation et son effacement pendant la période de l'après-indépendance.

Il est évident que le sentiment d'amour maternel, celui de la passion, de la nostalgie et de la haine contribuent à la mise en lumière de la langue arabe et à l'étiollement de celle qui vient de l'autre côté de la méditerranée. Les émotions permettent donc de graduer les langues et de les hiérarchiser selon leur degré de proximité avec les populations. Ainsi, les langues se succèdent, s'interpénètrent, s'effacent et renaissent au gré du temps, et leur ascension et leur déclin se font au rythme de l'évolution sociale et des soubresauts de l'Histoire.

II- D'une langue à une autre : effacement et renaissance

Les langues utilisées dans une société, leur importance et leur hiérarchie dépendent du contexte socio-historique des milieux dans lesquels elles évoluent. La littérature témoigne de cette réalité car la langue dans laquelle la fiction est écrite et les autres langues dont l'écrivain use pour accompagner cette œuvre lui donnent une originalité indéniable. Prieur parle de l'espace de l'écrit comme un lieu de réunion entre plusieurs langues :

« L'écriture apparaît alors comme un espace de tension et de rencontre entre des langues différentes, espace à l'intérieur duquel l'écrivain va trouver « sa langue », sa ligne propre, unique d'invention et de création. Nombreux sont les écrivains en contact de langues qui se sont faits témoins ou narrateurs de leur histoire linguistique et pour qui, l'écriture s'est constituée en espace de réflexion (sur les langues, les rapports aux langues, le langage) ou d'autoréflexion (sur la création littéraire), tout en empruntant à différents styles ou genres. » (Prieur, 2006, pp. 485-486)

Prieur met en lumière la question des langues qu'un bon nombre d'écrivains ont exploité au sein de leurs œuvres pour raconter leur rapport ambigu avec ces dernières, tout en exploitant la dimension créative de l'œuvre littéraire.

Si la langue de l'écriture se révèle être différente de la langue maternelle alors des réactions diverses peuvent se faire de la part de l'écrivain et de ses critiques. A ces propos Ngalasso-Mwatha, Musanji s'exprime ainsi :

« Mais écrire en une langue étrangère, en l'occurrence en français classique, ce n'est pas faire table rase de la langue maternelle (qui peut être une variante de la langue dominante) ni de la culture dont elle est porteuse. Au contraire celles-ci opèrent, dans la clandestinité et dans la continuité, à travers les textes produits, occupant tous les espaces correspondant aux silences de la langue d'écriture. Leur action peut se manifester de multiples manières avec des effets variés que nous évoquerons dans un instant. » (Ngalasso-Mwatha, Musanji, 2011)

Ngalasso-Mwatha, Musanji évoque la difficulté face à laquelle se trouve l'écrivain francophone qui écrit dans la langue de l'autre en ayant l'impression de mettre de côté sa langue maternelle. Mais il révèle la réalité de l'hybridité présente dans ces textes car la langue mère est omniprésente et s'interpénètre avec la langue française.

Assia Djébar retrace le cheminement historique des langues, de leur importance et de leur succession en Algérie. Elle met en exergue le passage d'une langue à l'autre pour représenter l'inconstance du monde actuel.

D'abord, elle se réfère aux Amazighs pour raconter une partie de l'histoire de l'Algérie, celle de l'époque du protectorat Ottoman. Elle assimile les anciens corsaires turcs à la culture et à la civilisation algériennes en les appelant

« Imazighen », c'est-à-dire en leur faisant l'honneur de faire partie de ses ancêtres. De ce fait, elle efface l'identité turque de ces pirates et leur octroie le privilège de se transformer en berbères, en Algériens. Elle leur attribue une nouvelle identité en rapport avec leur nouvelle terre d'accueil. En transformant l'identité de ces derniers, elle marque la supériorité de l'identité Amazigh qui est celle des habitants d'origine du Maghreb, ce qui lui permet de placer le Berbère dans le cadre de la langue des premières racines du peuple algérien et le dit à travers ce qui suit :

« Ainsi s'envole mon imagination vers les rues de cette Casbah, juste avant les « événements », comme disaient les français alors, mon père tenait un café, près de l'impasse des terrasses. Notre univers d'enfant restait limité à ce vieux cœur de la capitale, et nous appelions « Imazighen », les Ancêtres — non ceux de mon père (il se sentait fier d'être Chaoui), ni ceux de ma mère (née à la Casbah, mais de parents descendus du Djurdjura, elle ne parlait pas kabyle et se voulait citadine, jusque dans son arabe raffiné) ; ces « Imazighen » devinrent pourtant nos héros, eux, les corsaires turcs qui avaient écumé la Méditerranée, ces rois d'Alger » du seizième au dix-huitième siècle... » (Djébar, 2014, p. 14)

Djébar passe, ensuite, à la langue arabe qui se transforme en langue à la mode à Alger que la mère du protagoniste préfère à celle de ses aïeules. La langue du Coran reprend le sceptre de la première langue mais se retrouve lors de la période de la colonisation

détrônée par le français. Berkane s'exprime, ainsi, dans ce passage à propos de son père :

« ...il se voyait, lui, le Chaouis analphabète (en français, pas en arabe), descendu du bled, qui dépendait, quant à sa paperasse, à ses impôts, de son comptable et de quelques-uns de ses employés parlant mieux que lui le français : il attendait impatiemment de mon frère et de moi, son autonomie prochaine. » (Djebar, 2014, p. 59)

Djebar, à travers l'extrait précédent, souligne l'impact néfaste de la colonisation sur la société algérienne qui subit le dictat de la langue française. Cette langue imposée par l'administration coloniale à la population colonisée se retrouve placée en premier sur l'échelle des langues parlées en Algérie. Et celui qui ne la maîtrise pas se fait traiter d'analphabète même s'il en maîtrise une autre.

Les colons méprisaient la culture et la langue des habitants d'origine et particulièrement ceux qui n'arrivaient pas à s'exprimer correctement en français. Ainsi, Berkane raconte son dialogue avec le directeur de son école, Gonzales, à propos de son père :

« « Allons, toi, tu vas traduire à ton père ce que je vais dire. » Et il a ajouté, son regard froid descendant de haut en bas sur la silhouette raidie de mon père : « Avec cet accoutrement (cela m'a choqué, c'était la première fois que j'entendais ce mot, mais j'ai compris, au ton du directeur que le mot était méprisant), je suppose qu'il ne parle pas et ne comprend pas le français ! » » (Djebar, 2014, p. 62)

Puis, avec la fin de la colonisation et l'avènement de l'indépendance, la langue française s'estompe autant que les noms des espaces d'hier qui n'existent plus ou qui ont changé de nom. Djebar évoque la place des Martyrs qui s'appelait à l'époque

coloniale « place du Cheval », une référence à la statue du prince d'Orléans qui a été démontée.

« Amar, le photographe a son laboratoire place des Martyrs que je continue d'appeler en arabe place du Cheval, comme si, aux premiers jours de l'indépendance, l'été 62, la statue équestre du prince d'Orléans n'avait pas été déboulonnée par une foule enthousiaste... » (Djebar, 2014, p. 37)

La place des Martyrs se dit en réalité en arabe, « Sahat El Chouhada », et non en français ce qui traduit une tentative de la part de l'auteure de sauver la langue française, dans laquelle elle s'exprime, d'une mort inévitable.

L'auteure utilise la métaphore des boules de billard pour faire passer les noms de rues du français d'autrefois à l'arabe d'aujourd'hui. Elle tente de manifester par là le caractère brutal du passage d'une langue à une autre. Selon Fromilhague « Le style figuré sert la manipulation affective et psychologique... » (Fromilhague, 2013, p 87). Si nous nous référons à ces propos, l'auteure use de cette métaphore pour faire passer son amertume, par rapport à l'effacement de la langue française, à ses lecteurs, mais elle se soumet à l'évidence de la réalité qu'elle ne peut changer. Elle s'exprime dans cet extrait de la façon suivante :

« Et tandis qu'il roule vers l'est, un début d'inquiétude se lève en lui et, comme des boules de billard, les noms changeants des artères glissent : noms français d'hier (rue du Chat, de l'Aigle, de la Grue, rue du Cygne, celle du Condor, de l'Ours, et ceux qui lui viennent aussitôt en arabe (rue du Palmier, rue de la Fontaine de la soif, rue des Tanneurs, des Bouchers, rue de la Grenade, rue des Princesses, et celle de la Maison détruite... » (Djebar, 2014, p. 68)

Elle traduit, dans la citation précédente, non seulement le changement de langue de la toponymie en Algérie qui s'est fait du français à l'arabe, mais en plus, elle

représente l'inquiétude des francophones comme Berkane face à la réalité de la perte de la langue française soudain devenue pour eux une langue étrangère.

Mais l'auteure s'entête à utiliser la langue française en parlant des lieux et des quartiers même si elle dit au début qu'il s'agit de noms en arabe. Cette contradiction entre l'annonce des noms et les noms évoqués témoigne de la volonté de Djebbar de s'accrocher à une langue dont la société algérienne ne veut plus.

Les noms des mosquées se mettent, également en arabe, comme c'est le cas de Djemaa el Djedid : « Amar et moi, nous nous trouvons à présent debout, côte à côte, presque au pied de Djemaa el Djedid (que les Français appelaient mosquée de la Pêcherie) ... » (Djebbar, 2014, p. 77)

La langue arabe reprend donc ses droits qui lui ont été depuis longtemps confisqués par la langue du colonisateur. Ainsi, Djebbar, à travers les propos de son protagoniste Berkane, donne l'exemple de la mosquée Ketchaoua :

« -L'ancienne *Jenina* d'El Djezair, plusieurs palais, de rares mosquées ottomanes si raffinées, plus d'un quart des monuments du centre d'Alger a disparu pour donner cette surface plate, cette place d'armes à la française, face à la mosquée el Ketchaoua devenant leur cathédrale ! Cette rapidité, cette efficacité barbare dans la destruction m'a toujours laissé pantois ! » (Djebbar, 2014, pp. 78-79)

Cette dernière existe depuis des siècles avant l'arrivée des français sur le sol algérien, elle a été transformée en église avec un nom français pendant la colonisation et a fini par retrouver sa nature de mosquée et son nom arabe d'autrefois.

Enfin, l'auteure met en scène l'importance de l'anglais dans le monde, son évolution et son impact sur la société algérienne actuelle. Elle commence par rappeler aux lecteurs que l'anglais n'avait pas autant d'importance à l'époque d'Érasme car ce dernier, d'origine néerlandaise, avait choisi de s'exprimer en français, dans sa lettre adressée à des étudiants anglais. Ainsi, Nadja l'amoureuse de Berkane s'exprime de

la façon suivante : « Je te joins ci-contre une copie de la *Lettre sur les songes d'Erasmus* — encore lui ! Une lettre qu'il envoie à deux élèves anglais...mais écrite en français. » (Djebar, 2014, p. 288)

Cette langue anglaise prend une place de choix dans l'incipit du roman car Djebar fait parler son narrateur Berkane en anglais pour exprimer son retour au pays : « Je reviens donc, aujourd'hui même au pays... « homeland », le mot, étrangement, en anglais, chantait, ou dansait en moi... » (Djebar, 2014, p. 13). Cette langue s'apprête à prendre peu à peu la place de la langue française. Une langue étrangère, qui n'est plus celle du drame, de l'éclat et de la violence mais plutôt une langue passe-partout qui ouvre les portes du monde actuel mais pas forcément celui de demain.

Conclusion

Assia Djebar tente à travers ce roman de mettre en lumière le conflit des langues en Algérie. Elle focalise sur l'importance et la place de chacune de ces langues suite à l'influence des sentiments, du temps et des événements. Ces langues multiples s'interpénètrent, prennent tour à tour la première place dans la société algérienne, puis s'effacent et renaissent à travers le temps.

Le sentiment influence le classement des langues. L'amour maternel, la passion, la nostalgie et la haine placent l'arabe en première position et contribuent à l'effacement de la langue française.

L'Histoire permet à travers son évolution de classer les langues en Algérie selon l'ordre suivant : le berbère, l'arabe, le français, ensuite l'arabe reprend sa place et l'anglais fait son entrée dans l'incipit. Il est certain que l'anglais tente de prendre la place du français mais les deux restent des langues étrangères issues d'ailleurs et ayant pris chacune leur place grâce à l'ère du temps : la première par l'effet de la colonisation et la deuxième par celui de la mondialisation. Cependant, les seules

constantes restent l'arabe et le berbère car elles représentent les fondements de l'identité algérienne.

Bibliographie

Amara, Abderrezak (2010). *Langues maternelles et langues étrangères en Algérie : conflit ou cohabitation ?*. Synergies Algérie. 11. 121-125.

<https://www.gerflint.fr/Base/Algerie1/abderrezak.pdf>

Biloua, Edmond (2011). L'imaginaire linguistique dans le discours littéraire. Dans Musanji Ngallasso-Mwatha (dir.). *L'imaginaire linguistique dans les discours littéraires politiques et médiatiques en Afrique*. 71-95. Presses Universitaires de Bordeaux. <https://doi.org/10.4000/books.pub.35613>. Consulté le 14/03/2025.

Dictionnaire linternaute en ligne. <https://www.linternaute.fr/dictionnaire/fr/definition/diglossie>. Consulté le 24/03/2025.

Briens, Sylvain (2018). Littérature, émotion et expressivité. Pour un nouveau champ de recherche en littérature. *Revue de littérature comparée*. 365(1). 67-82.

https://www.researchgate.net/publication/328020527_Litterature_emotion_et_expressivite_Pour_un_nouveau_champ_de_recherche_en_litterature

DJEBAR, Assia (2014), *La disparition de la langue française*, Blida, Hibr.

Fromilhague Catherine (2013), *Les figures de style*, Paris, Armand Colin.

Heyndels, R. (1977). Étude du concept de « vision du monde » : sa portée en théorie de la littérature, *L'Homme et la société*. 133-140. https://www.persee.fr/doc/homso_0018-4306_1977_num_43_1_1898. Consulté le 20/03/2025.

Ngallasso-Mwatha, Musanji (2011). Le sentiment de la langue chez les écrivains francophones. Dans Musanji Ngallasso-Mwatha and Tunda Kitenge-Ngoy. 19-42. *Le sentiment de la langue*. Presses Universitaires de Bordeaux. <https://books.openedition.org/pub/36027?lang=en>. Consulté le 20/03/2025.

Prieur, Jean-Marie (2006). Des écrivains en contact de langues, *Revue ELA. Etudes de linguistique appliquée*. 485-492, in <https://shs.cairn.info/revue-ela-2006-4-page-4852lang=fr>. Consulté le 14/03/2025